

Le oui de/du départ

Patricia LEÓN

Il n'y a aucune garantie que le oui de départ, le oui par lequel on s'est décidé à entrer dans l'expérience analytique, puisse être retrouvé à la fin. Je dis bien « retrouvé », ce qui implique que, dans la trajectoire de la cure, ces deux oui, celui du commencement et celui de la fin, deviennent étrangers l'un à l'autre, creusent un écart, sans que pour autant, au-delà de la frontière qui les sépare, le sujet oublie le point commun entre les deux, le fil qui fait que la psychanalyse est (et se doit de rester) l'occasion d'une décision, d'un engagement ou d'un franchissement du sujet par lequel il entre dans le champ d'Éros.

La cure ne serait-elle pas le trajet qui accomplit au-delà de toute entreprise ou fantasme de rédemption ce pas, ce saut, ce oui, par lequel le sujet surmonte la tentation de payer l'éternisation de son désir par l'inertie mortifiante d'un voyage où le terme est connu ?

Freud a parlé très tôt de cette résistance du sujet à la vie, au savoir, à l'acte en termes de régression temporelle. L'intemporalité de l'inconscient, c'est le désir inconscient d'annuler le temps. Le désir de l'inconscient en tant que désir indestructible est un désir qui échappe au temps, c'est ça la répétition. L'engagement dans l'analyse ouvre à la réalité du temps. Lacan dit que l'homme a deux voies d'accès au réel : l'angoisse ou le concept ; le concept, c'est le temps.

Ainsi, du désir indestructible, de la vie suspendue au souhait de l'accomplissement de ce désir inaltérable, à l'inconscient à réaliser, ce qui se constitue dans la trajectoire d'une cure, c'est le temps, le temps-sujet, le sujet et ses franchissements. La valeur du temps est corrélée à ces franchissements par lesquels le sujet non seulement se voit dévoiler quel destin l'inconscient lui a fait, mais arrive par l'acte de conclure à se dépasser, à passer de l'autre côté du pont.

Donc, ce oui d'entrée et de fin d'analyse, de départ et du départ de l'analyse veut du nouveau, sort des rails du voyage mythique, tire parti d'une liberté conquise en prenant acte d'abord d'une rencontre, puis d'une séparation, qui entrent dans le temps. Eh oui !, ce oui, c'est une « entrée dans le temps » – et c'est cette entrée dans le temps qui est une entrée en Éros.

Mais est-ce toujours le cas ? Pensons à ce qui se passe quand le sujet ne peut pas accomplir la fin de son analyse.

En principe, nous trouvons soit le regret ou la complaisance du sujet envers soi-même, à cause d'une analyse avortée. Le poids de la plainte qui pèse ou l'aveuglement de la toute-puissance face à une jouissance dont le sujet n'a pas pu se détacher : pas d'au-delà de cette jouissance, pas d'ailleurs, pas de satisfaction du sujet. Soit (et cela arrive beaucoup plus souvent que ce que l'on croit) la substitution de la fin par l'asservissement institutionnel des analysants, surtout depuis que les analystes (sans que cela fasse plus de scandale !) ont décidé de diriger leurs écoles et leurs associations à travers l'emprise transférentielle sur leurs analysants. Il y aussi la décision d'arrêter avec la psychanalyse, pour aller peut-être vers une autre solution. Lacan évoque la solution religieuse comme celle qui ne permet pas de s'apercevoir de ce qui ne va pas, qui est là pour guérir les hommes, pour annuler l'incurable.

Hélas !, n'oublions pas ces cas où l'analysant part d'une cure et, au lieu d'en finir avec la psychanalyse, change d'analyste. Dans ce cas-là, c'est seulement dans l'après-coup que l'analysant peut prendre sur soi, à son compte, ce qui ne lui a pas permis de continuer sa cure et interpréter ce point de butée dans l'ordre de la contingence (ce qui n'empêche pas de reconnaître que l'analyste parfois sort de sa place, perd sa place d'analyste). Pour l'analysant, pour poursuivre, il s'agit d'interpréter cette impasse dans le sens du futur antérieur, « de ce qui aura été pour ce que je suis en train de devenir ». On voit ainsi comment, dans la cure reprise, ce point de butée peut être conceptualisé comme une impasse qui par la voie de la contingence a donné accès à un réel.

Bien sûr, cette occasion ne peut avoir lieu que si l'analysant a pu se désempêtrer de son aliénation transférentielle en prenant le risque, par son départ de cette cure dans laquelle le roc du transfert négatif était en continuité avec la gourmandise du surmoi, d'introduire par la hâte, par l'urgence, un arrêt, une suspension, qui lui permet de renouer avec le temps, de renouer avec la psychanalyse au lieu d'en finir avec elle. C'est un trajet qui va de l'impasse en tant qu'événement vers le réel, vers le « sérieux réel ».

Il y a aussi la passe, l'invention de la passe, le recours au dispositif de la passe, qui peut permettre à un analysant de soutenir son exigence envers la psychanalyse. La différenciation entre passe et fin est démontrée de façon incontournable par le fait que la passe peut ouvrir pour un sujet à la possibilité d'un véritable accomplissement de la fin. Une fin qui ne soit plus collée ni à l'inertie du passé, ni au conformisme avec le pouvoir.

Enfin, si le sujet doit conclure en consentant à l'incomplétude de l'Autre, il ne renonce pas pour autant à savoir si cette ambition de départ par laquelle il a fait son entrée dans la cure a pu trouver sa mesure. La conclusion de l'analyse a-t-elle donné valeur de vérité à son oui de départ ?